CAIUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

Par MARIE-JOSEPH CHÉNIER, Député à la Convention Nationale;

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la République, le 9 Février 1792, l'an I de la République Française.

Des Lois, et non du sang. *Acte II, Scène II.*

Prix, 1 livre 5 sols.



A PARIS.
Chez MOUTARD, Libraire-Imprimeur, rue des Mathurins, Section de Beaurepaire, N° 334.

1793.

PERSONNAGES.

CAIUS GRACCHUS.	*Monvel.*
CORNÉLIE, mère de Gracchus.	*Vestris.*
LICINIA, épouse de Gracchus.	*Simon.*
FULVIUS FLACCUS.	*Talma.*
OPIMIUS, Consul.	*Valois.*
DRUSUS, Tribun du Peuple.	*Monville.*
LE FILS DE GRACCHUS.	
LE PEUPLE.	
CHEVALIERS.	
SÉNATEURS.	
LICTEURS.	
SUITE.	

La Scène est dans Rome.



CAIUS GRACCHUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

La Scène est dans l'intérieur de la maison de Gracchus. A la droite du Théâtre, un peu dans l'enfoncement, on voit une urne funéraire posée sur un socle de granit.

La Pièce commence vers le milieu de la nuit.

SCÈNE PREMIERE.

CAIUS GRACCHUS, LICINIA.

GRACCHUS.

VA, ne m'étale plus ces timides alarmes.

LICINIA.

Tu me fuis, cher époux.

GRACCHUS.

Je fuis loin de tes larmes.

LICINIA.

Renonce à tes desseins.

GRACCHUS.

Rien ne peut les changer.

LICINIA.

Au danger que tu cours.

GRACCHUS.

Qu'importe le danger ?

LICINIA.

Ecoute les conseils d'une épouse qui t'aime.

GRACCHUS.

J'écoute et la patrie, et le ciel, et moi-même,
La voix de l'équité, le cri de la vertu,

Le cri d'un peuple entier sous le joug abattu,
Qui languit dans l'opprobre et dans la servitude.
Oui, dût-il me payer par son ingratitude,
Gracchus le soutiendra jusqu'au dernier moment,
Et dès long-tems aux dieux j'en ai fait le serment.

LICINIA.

Tu me parles toujours de ce serment funeste!
Ces dieux, ces mêmes dieux que ta fureur atteste,
De concert avec moi devraient te désarmer :
Tu leur as fait aussi le serment de m'aimer.

GRACCHUS.

Cruelle, à ton époux ce reproche s'adresse!

LICINIA.

D'époux! en ai-je encor? j'ai perdu sa tendresse;
Et ma voix, mes conseils qui veulent son bonheur,
Ne savent plus trouver le chemin de son cœur.

GRACCHUS.

Arrête, et songe enfin que ce discours me blesse.
Voudrais-tu des tyrans m'inspirer la faiblesse?
On les voit adorer de coupables beautés,
A leurs pieds chaque jour changeant de volontés,
De leurs vœux inconstans échos toujours fidèles,
N'entendre, ne penser, et n'agir que par elles;
Tandis que sans pudeur, règnant par les désirs.
Elles vendent l'état pour payer leurs plaisirs.
Une ame citoyenne, un fils de Cornélie,
Sait aimer son épouse, et chérir la patrie :
A ces deux sentimens je cède tour à tour;
Mais l'intérêt public marche avant mon amour.

SCÈNE II.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

DANS l'ombre de la nuit quelle voix me réveille?

GRACCHUS

C'est la voix d'un Romain qui frappe votre oreille.

CORNÉLIE.

Est-ce toi, mon cher fils? A cette heure! en ces lieux!

GRACCHUS.

Ma mère, dès long-tems le repos fuit mes yeux.

CORNÉLIE.

Mon fils, profite mieux de la bonte céleste :
Ce qu'on nomme la vie est un présent funeste ;
Mais la bonté des dieux, parmi tant de fléaux,
Nous donna le sommeil pour soulager nos maux.

GRACCHUS.

Mes maux sont ceux de Rome.

CORNÉLIE.

Il est vrai.

GRACCHUS.

Cornélie.

CORNÉLIE.

Caius.

GRACCHUS.

Autour de nous veille la tyrannie.

CORNÉLIE.

Je le sais.

GRACCHUS.

Elle veille au Forum, au sénat,
Dans le temple des dieux, au sein du tribunat.

CORNÉLIE.

Eh bien ?

GRACCHUS.

La liberté que par-tout on exile,
Veille au moins chez Gracchus; mon toit est son asile.

LICINIA.

Ainsi Rome est esclave ! ainsi la liberté
Au sein de nos remparts n'a jamais existé,
Oses-tu le penser ? Ces dieux de la patrie,
Ces fameux Scipions, aïeux de Cornélie,
Brutus, Publicola, tous ces grands sénateurs,
Des murs de Romulus les seconds fondateurs,
Sous le vain nom du peuple agissant pour eux-même,
N'ont-ils fait qu'usurper l'autorité suprême ?
Ne sont-ils à tes yeux que de nouveaux tyrans,
Successeurs de nos rois sous des noms différens ?
Ah ! du peuple Romain que l'intérêt t'anime;
Mais n'exagère pas un sentiment sublime ;

Ecarte ce nuage étendu sur tes yeux,
Et ces sombres chagrins d'un cœur ambitieux:
Je te vois entouré de gloire et de puissance;
Tant d'honneurs obtenus au sortir de l'enfance,
De ton frère lui-même auraient comblé les vœux:
Chacun te porte envie, et tu n'es point heureux.

GRACCHUS.

Non, je ne le suis point, lorsque la république
Voit, sans briser le joug, un sénat despotique
Au gré de son caprice anéantir nos loix,
Et donner aux Romains des tribuns de son choix.
Par combien de bassesse et de vils artifices
N'a-t-il pas triomphé dans nos derniers comices?
Pour la troisième fois les vœux des citoyens
Allaient nommer Caius au rang de leurs soutiens;
Mais le sénat, lassé d'un tribun populaire,
A séduit l'indigence avide et mercenaire,
Par l'or des sénateurs Drusus est élevé
A ce rang glorieux qui m'était réservé.
Chaque jour, chaque instant accroît leur injustice.
Hier Opimius faisait un sacrifice;
Quintus, un des licteurs, n'a pas craint d'insulter
A ceux qui sur mes pas venaient s'y présenter:
Le peuple est implacable au moment qu'on l'offense;
Quintus a de ses jours payé son insolence:
Le consul aussi-tôt convoquant le sénat,
Croit qu'un tel châtiment va renverser l'état.
On dirait, à l'aspect de sa crainte frivole,
Que Brennus est encore au pied du Capitole,
Et tous les sénateurs qu'Opimius conduit,
Sont pour ce grand objet rassemblés cette nuit.
Ils ne m'abusent point par ces grossières feintes;
Je crois à leur vengeance et non pas à leurs craintes;
Ces tyrans de la terre, au sang accoutumés,
Du meurtre d'un licteur ne sont pas alarmés;
Ils le sont de mes loix; leur insolente rage
De mon frère et de moi veut détruire l'ouvrage;
Contre la liberté tout semble conspirer:
Mais puisqu'il est des dieux j'ose encore espérer.

LICINIA.

Ils ont abandonné votre malheureux frère.
Malgré tant de vertus le sort lui fut contraire;
Et contre le sénat son imprudent effort....

GRACCHUS.

Achève, ne crains rien, rappelle-moi sa mort.

LICINIA.

Hélas!

GRACCHUS.

Rappelle-moi ce jour où leur furie
L'osa frapper au sein des dieux de la patrie,
Sous l'œil de Jupiter en ce lieu révéré;
Que la mort d'un grand homme a rendu plus sacré.
J'étais bien jeune alors: au récit d'un tel crime,
Je vais, je cours m'offrir pour seconde victime.
J'adresse aux meurtriers des cris mal entendus,
Les yeux noyés de pleurs, et les bras étendus,
Pour la première fois employant la prière,
Je leur demande au moins les restes de mon frère:
Et ce frère et la mort ils m'ont tout refusé.
Au mépris des tyrans son cadavre exposé,
Fut jetté dans le Tibre, et l'onde épouvantée
Roulait avec respect sa tête ensanglantée.
Près de ce bord fatal, solitaire, et conduit
Par les faibles lueurs de l'astre de la nuit,
Par les traces du sang que je suivais sans cesse,
Par la faveur du ciel, sur-tout par ma tendresse,
Je vis, je rassemblai ses membres dispersés;
Ma bouche s'imprima sur ses membres glacés,
Et ma main déposa sa cendre auguste et chère
Dans l'urne où l'attendait la cendre de mon père.

CORNELIE.

Chagrin toujours nouveau pour un cœur maternel!
Jour de sang! premier jour de mon deuil éternel,
Où du peuple Romain la douleur importune
En stériles sanglots m'apprit mon infortune;
Où je vis à mes pieds le second de mes fils,
De mon fils égorgé m'apportant les débris!
D'abord mon désespoir eut quelque violence;
Bientôt nos pleurs amers s'écoulaient en silence;

Tous deux nous embrassions ces restes généreux ;
Sur nos seins palpitans nous les serrions tous deux :
O prodige ! il semblait que ses cendres émues
Sentaient avec plaisir nos larmes confondues.

LICINIA.

Grands dieux !

CORNELIE.

Licinia, vous répandez des pleurs!
Ce n'est pas tout encor. Pour calmer ses douleurs,
Caïus abandonné n'avait que Cornélie :
A ses destins alors vous n'étiez point unie.
Les grands applaudissaient au trépas d'un héros ?
Et moi près de Caïus, étouffant mes sanglots,
Quel tourment, quel devoir, hélas ! pour une mère!
De la mort de mon fils je consolais son frère.

GRACCHUS.

O ma mère ! il est vrai.

CORNELIE.

Tu t'en souviens, Caïus
Moi, je me consolais en voyant tes vertus.

LICINIA.

Hélas! de ses vertus quelle est la récompense ?
Si les Romains charmés vantent son éloquence,
S'il est l'appui du peuple, un sénat ombrageux
Lui fera payer cher cet honneur dangereux.
Caïus doit-il des siens repousser la tendresse ?
Ah ! des chagrins publics le tourmentent sans cesse:
Désormais tout l'appelle en ces paisibles lieux.
Ses yeux y trouveront et sa mère et ses dieux,
Et son unique enfant, présent des destinées,
Qui voit déjà pour lui s'écouler cinq années :
Sa tendre épouse enfin que son cœur doit chérir,
Aux regards d'un époux viendra souvent s'offrir.
Caïus auprès des siens, si Caïus veut m'en croire,
Connaîtra le bonheur qui vaut mieux que la gloire.

CORNELIE.

Non, non, Licinia, n'abusez point son cœur ;
Parlez de son devoir, et non de son bonheur.
Voulez-vous, dites-moi, lorsque dans la tribune
Et de Rome et du monde on règle la fortune,

Qu'il

Qu'il soit dans ses foyers lâchement retenu,
Et qu'entré sur la terre il en sorte inconnu?
Les hommes tels que lui sont nés pour la patrie;
Il lui doit ses talens, ses travaux et sa vie.
Jusqu'à son dernier jour qu'il s'enchaîne à l'état,
Qu'il abaisse les grands, qu'il résiste au sénat,
Que du peuple sans cesse il prenne la défense,
Un immortel renom sera sa récompense.
Il sait braver, attendre et subir les revers;
Et quand les sénateurs, ces tyrans, ces pervers,
Feraient tomber sur lui l'exil et la mort même,
Dans le sein de l'exil, à son instant suprême,
Sans daigner accuser ses destins rigoureux,
Si la patrie est libre, il sera trop heureux.

SCENE III.

GRACCHUS, LICINIA, CORNELIE, FULVIUS.

GRACCHUS.

On vient.

LICINIA.

C'est Fulvius, c'est ton ami fidèle.

FULVIUS.

Défenseur des Romains, vole où Rome t'appelle.

GRACCHUS.

Quel attentat nouveau se prépare aujourd'hui?

FULVIUS.

Le sénat veut la guerre entre le peuple et lui.

GRACCHUS.

De la part du sénat rien ne doit nous surprendre.

FULVIUS.

Il va nous attaquer, songeons à nous défendre.
Opimius peut tout; un décret du sénat
Remet entre ses mains le salut de l'état.
De ses nombreux cliens la place est assiégée:
De Quintus, a-t-il dit, la mort sera vengée.
Telle est son espérance, et nous pouvons juger
Comment, sur quels Romains il prétend la venger.

Aux sommets d'Aventin tout le peuple en alarmes,
Par mes soins rassemblé veut recourir aux armes ;
Car je n'ai point cherché ces faibles citoyens,
Vendus à leurs plaisirs, esclaves de leurs biens ;
Amollis par le luxe, ils ont besoin de maitres :
J'ai cherché ces Romains, qui, suivant nos ancêtres,
Dans le sein du travail et de la pauvreté,
Conservent de leurs mœurs la mâle austérité ;
Et des murs du sénat séparés par le Tibre,
Semblent seuls parmi nous respirer un air libre.
Ces vertueux Romains réunis a ma voix,
Vont jurer en ces lieux de défendre nos loix :
Pour rassurer leurs cœurs dans ces craintes publiques,
Ils cherchent ta présence et tes dieux domestiques,
Tes foyers sont pour eux un temple respecté,
Que l'encens des Tyrans n'a jamais infecté.

GRACCHUS.

De ce peuple opprimé les vertus me sont chères.

SCENE IV.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE, FULVIUS, LE PEUPLE.

GRACCHUS.

Citoyens, mes égaux, mes amis, et mes frères,
Venez quelques momens respirer dans mon sein ;
La maison de Gracchus est au peuple Romain.
D'un sénat oppresseur vous voyez l'insolence ;
Chez des républicains le peuple est sans puissance ;
Et le peuple par vous soumis à vos tyrans,
Voit dans les mêmes fers gémir ses conquérans.
Auprès des sénateurs dépouillez la contrainte ;
Si vous les abordez sans respect et sans crainte :
Non les regards baissés, tels qu'au pied des autels,
On vous voit présenter vos vœux aux immortels,
Non comme les soutiens, les protecteurs du Tibre,
Mais comme vos égaux, membres d'un peuple libre ;
Si vous foulez aux pieds l'orgueil patricien ;
Enfin, si vous pouvez, fiers du nom plébéien,

Sourds aux vains préjugés d'une antique noblesse,
Concevoir votre force et sentir leur faiblesse ;
Tous ces droits éternels que vous avez perdus,
Soyez sur qu'en un jour ils vous seront rendus.
Détruisez, renversez ces abus sacrilèges,
Tous ces vols décorés du nom de privilèges.
Jusqu'ici peu jaloux de votre dignité,
Vous avez adoré le nom de liberté ;
Elle n'existe point dans les remparts de Rome,
Par-tout où l'homme enfin n'est point égal à l'homme:
Mais la fin de vos maux est en votre pouvoir ;
Et punir ses tyrans c'est remplir un devoir.

LE PEUPLE.

Jusqu'au fond de nos cœurs sa voix se fait entendre ;
C'est la voix de son frère.

GRACCHUS.

Amis, voyez sa cendre.
Là, de Tibérius les débris consumés,
Par la main fraternelle ont été renfermés.
Vous l'avez tous connu ce sublime génie,
Cher au peuple Romain, craint de la tyrannie,
Cette voix, ces accens que vous n'entendrez plus,
Ces foudres d'éloquence et ces mâles vertus,
Cet œil où respirait son ame ardente et fière,
Tout est là, citoyens, tout n'est plus que poussière.
Honorez de vos pleurs ce sacré monument,
Et déposons sur lui notre commun serment.

FULVIUS.

Aux destins de Gracchus les vrais Romains s'unissent.
Prononce le serment, tous nos cœurs applaudissent.

GRACCHUS.

O mon frère! en ces lieux que ton cœur a chéris,
Sous le toit paternel et devant ces débris
Aussi saints que les dieux adorés dans nos temples,
Nous jurons (1) d'imiter tes généreux exemples,
De servir, de défendre avec fidélité

---

(1) Caïus en prononçant ces mots, étend sa main vers l'urne de Tibérius ; Fulvius et le peuple font le même mouvement.

Les intérêts du peuple et de la liberté.
Si nos cœurs se rendraient coupables d'inconstance,
Puissions-nous obtenir pour notre récompense
Le trépas, le remord abreuvé de poisons,
Et l'opprobre éternel qui suit les trahisons !

CORNELIE.

Généreux citoyens, que le ciel vous seconde !
Allez, et preparez la liberté du monde.
Toi, mon fils, mon soutien, mon unique trésor,
Par qui Tiberius semble exister encor,
Du fond de l'urne sainte et chère à la patrie,
Dis-moi, n'entends-tu pas une voix qui te crie:
« Mon frère me survit; je suis mort égorgé;
» Dix ans sont écoulés; je ne suis point vengé? »
Écoute, mon cher fils, et le ciel et ta mère,
Sois docile à la voix de ton malheureux frère,
Sois sensible à ses cris qui te sont adressés,
Fais payer au sénat les pleurs que j'ai versés;
Prends, reçois ce poignard des mains de Cornélie;
Sans remords, sans délai, frappe la tyrannie;
Cours, vole, et répandant le sang des inhumains,
Venger ton frère, toi, ta mère et les Romains.

GRACCHUS.

Donnez; je prends ce fer, je le prends pour défendre
Un sang que le sénat peut songer à répandre,
Ou pour me délivrer des tyrans et du jour,
Si notre liberté succombait sans retour.
Modérez toutefois l'ardeur qui vous emporte;
Contre les sénateurs votre haine est bien forte;
Rome sait à quel point mon cœur doit les haïr;
Mais c'est avec la loi que je veux les punir.
D'un autre châtiment la violence extrême,
Est indigne de moi, d'un frère et de vous-même:
Votre fils ne doit point imiter le sénat,
Et venger un héros par un assassinat.

CORNÉLIE.

Ah! les patriciens seront moins magnanimes;
Ils sont depuis longtems accoutumés aux crimes.

LICINIA.

De tes vils ennemis, si la barbare main...

Je ne puis achever.

GRACCHUS.

S'ils me percent le sein,
J'aurai fait mon devoir ; je reverrai mon frère.

LICINIA.

Tu peux abandonner ton épouse et ta mère!

GRACCHUS.

Quand ma mort de vos yeux fera couler des pleurs,
Ma gloire au moins pourra consoler vos douleurs.

LICINIA.

Et notre fils, cruel!...

GRACCHUS.

Son pere le confie
A tes soins, chère épouse, à ceux de Cornélie.

FULVIUS.

Que Rome en cet enfant reconnaisse un Gracchus.

GRACCHUS.

Fille de Scipion, vous, fille de Crassus,
Qui toutes deux m'aimez, et qui m'êtes si chères,
Rentrez ; aux immortels adressez vos prières.
Vous, descendans de Mars, venez au nom des lois,
Sur des usurpateurs reconquérir vos droits.
Qu'un peuple, roi de nom, cesse enfin d'être esclave;
Il est temps d'abaisser un sénat qui vous brave;
Il est temps d'abolir la distance des rangs:
Je pouvais augmenter le nombre des tyrans;
Au sein de mes foyers, aux champs, à la tribune,
J'ai depuis mon berceau suivi votre fortune;
Du sénat en fureur j'affronterai les coups,
Et mes derniers soupirs seront encor pour vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Pendant cet Acte et le troisième, la Scène est dans la place publique. La tribune est au milieu de la place. Le fond du Théâtre représente une vue de Rome. On doit distinguer le Capitole, des jardins, des palais, et le Tibre dans le lointain.

SCÈNE PREMIERE.

OPIMIUS, DRUSUS, SÉNATEURS, CHEVALIERS, LICTEURS,

OPIMIUS.

SÉNATEURS, chevaliers, cliens des Sénateurs,
De la grandeur Romaine illustres protecteurs,
Le feu long-temps caché de la guerre civile
Est tout près d'éclater au sein de notre ville,
Hâtez-vous de l'éteindre, et songez que Gracchus,
Est le premier auteur du meurtre de Quintus.
Vous savez que docile aux projets de son frère,
Comme lui du sénat implacable adversaire,
Par une loi conforme aux vœux des Plébéïens,
Il prétend vous ravir vos honneurs et vos biens:
Je sais que dans ces lieux il doit bientôt paraître;
C'est à nous d'arrêter les complots de ce traître.
Toi qui viens d'obtenir l'honneur du tribunat,
Et qui dois ta fortune aux bontés du sénat,
As-tu pour le servir employé ta prudence?
As-tu des plébéïens caressé l'inconstance?
Et le nom de Gracchus, trop long-temps révéré,
A l'oreille du peuple est-il encor sacré?

DRUSUS.

Il suffit, j'ai parlé; sois sans inquiétude:
Tu sais, Opimius, quelle est la multitude.
Sa faveur qu'on obtient et qu'on perd en un jour,
Semble à ce nom célèbre échapper sans retour.

Le peuple obéira ; que le sénat ordonne ;
En admirant Gracchus, le peuple l'abandonne :
Mais le nom du Sénat est par-tout respecté.

OPIMIUS.

S'il est ainsi, Drusus, Rome est en sûreté.
Suivi des factieux, notre ennemi s'avance.
Qu'il leur fasse admirer sa fougueuse éloquence :
Dans la tribune encor nous entendrons sa voix ;
Du moins nous l'entendrons pour la derniere fois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GRACCHUS, FULVIUS, PEUPLE.

GRACCHUS.

CONSUL, autour de toi pourquoi donc cette armée ?

OPIMIUS.

La liberté, Caïus, n'en peut être alarmée.
Le salut de l'état en mes mains est remis ;
Hier, au sein de Rome un meurtre s'est commis.
Tu le sais.

GRACCHUS.

Des Romains j'ai blâmé la vengeance,
Autant que du licteur j'ai blâmé l'insolence.

FULVIUS.

Avant d'oser parler du meurtre de Quintus,
Il faut venger la mort de l'aîné des Gracchus.
Romains, aux sénateurs on a vendu sa tête ;
Du dernier Scipion elle fut la conquête.

GRACCHUS.

Depuis ce jour fatal, cet image en tous lieux
De son aspect sanglant vient effrayer mes yeux.
Où fuir, où l'éviter dans les remparts de Rome ?
Irai-je au Capitole où périt ce grand homme ?
Irai-je en mes foyers qu'il avait habités,
Le nommer, le chercher, trouver de tous côtés
Ses pas, son souvenir. son absence éternelle,
Er partager en vain la douleur maternelle ?
Ah ! pour le bien public étouffons nos regrets :

Romains, tout doit céder aux communs intérêts ;
C'est par votre bonheur qu'il faut venger mon frère :
Retirons de l'oubli ce projet salutaire
Qui devait de nos murs chasser la pauvreté,
Et que dans la tribune il avait présenté.
Entre les citoyens resserrons la distance ;
Ecartons les besoins, arrêtons l'opulence :
Nous voyons les trésors acheter les honneurs,
Et déjà nous perdons nos vertus et nos mœurs :
Si bientôt, dès ce jour, une main prompte et sûre
Ne guérit de l'état la profonde blessure,
Je vois dans l'avenir des maux plus dangereux ;
Nos grands seront des rois, ils s'uniront entr'eux ;
Et l'aristocratie, ou le joug monarchique,
Ecraseront enfin la puissance publique.
S'il fallait partager les biens de vos aïeux,
Et le champ paternel habité par vos Dieux,
Ma loi commanderait le vol et les rapines ;
L'état n'offrirait plus que de vastes ruines.
Mais aux patriciens quel pouvoir a transmis
Les champs des nations, les biens des rois soumis ?
Ceux qui dans les combats ont exposé leur tête,
Ont tous un droit égal aux fruits de la conquête :
Fixez donc l'étendue et la somme des biens
Dont pourront désormais jouir les citoyens ;
De vos champs usurpés commencez le partage ;
Divisez entre vous le public héritage :
C'est par de telles lois, c'est par l'égalité
Qu'on peut à Rome encor rendre sa liberté.

OPIMIUS.

La liberté, Caïus, n'est pas l'indépendance :
Pourquoi pousser le peuple à tant de violence ?
Contre ses protecteurs oses-tu l'animer ?
Tu l'as rendu féroce, il est fait pour aimer.
S'il se laissait tromper par tes projets coupables,
Dans peu, je le prédis, ces lois impraticables
Semeraient la discorde au milieu de l'état,
Et perdraient à la fois le peuple et le sénat.
Peux-tu nous reprocher des trésors, des richesses
Qu'aux Romains indigens prodiguent nos largesses.

Dans

Dans les calamités notre zèle et nos soins
N'ont-ils pas de tout temps prévenu leurs besoins ?
Peuple, n'écoutez pas des plaintes indiscrettes ;
Sur vos chagrins publics, sur vos peines secrettes,
Vos pères, vos patrons auront toujours les yeux :
Respectez le sénat, craignez les factieux.

GRACCHUS, *à la tribune.*

Ce respect filial et cette dépendance
Pouvait servir l'état quand Rome en son enfance
Croyait dans les Tarquins chasser tous les tyrans :
Vous n'imiterez pas vos aïeux ignorans ;
Quatre siècles entiers ont accru les lumières ;
Vous n'avez plus besoin de patrons ni de pères ;
Mais il faut que les biens que vous avez conquis
Avec égalité soient enfin répartis.
Vainqueurs des nations, est-ce assez d'esclavage ?
Les monstres des forêts ont un antre sauvage ;
Ils évitent du moins sous des rochers déserts,
Les traits brûlans du jour, la rigueur des hivers ;
Et, quand la nuit survient dans le creux des montagnes,
Ils goûtent le sommeil auprès de leurs compagnes.
Et, vous, le peuple roi, l'élite des humains,
Vous, descendans de Mars, et citoyens Romains,
Vous, dans le monde entier qu'embrassent vos conquêtes,
Vous n'avez point d'asile où reposer vos têtes :
Maîtres de l'Univers, quittez ce nom si beau ;
Vous n'avez pas un antre et pas même un tombeau.

Il descend de la tribune.

LE PEUPLE.

Il est trop vrai ; les grands ont comblé nos misères ;
Il nous faut désormais des lois plus populaires.

DRUSUS, *montant à la tribune.*

Redoutez, citoyens, vos premiers mouvemens ;
N'imitez point Caïus en ses emportemens.
Quoi ! les représentans de la grandeur romaine
Ont-ils donc en effet mérité votre haine ?
Vous les méconnaissez ; ils sont vos vrais soutiens :
Défiez-vous... GRACCHUS. Tribun, cher aux patriciens,

Toi, qui t'énorgueillis d'être un de leurs complices,
A quel prix leur vends-tu ton zèle et tes services?

DRUSUS, *à la tribune.*

Mon zèle est pur, Caïus, il n'est point acheté;
Je ne sers que l'état, la raison, l'équité.
Mais vous, romains, mais vous, quelle est votre faiblesse!
Quels sont donc les héros que vous vantez sans cesse?
Deux tyrans plébéïens, jaloux des sénateurs,
Deux frères que l'orgueil a rendus novateurs;
Renversant par dégrés la liberté Romaine,
Factieux par instinct, par intérêt, par haine,
Infectant vos esprits de leurs préventions,
Et pour vous subjuguer flattant vos passions.
Voilà les grands exploits de Caïus, de son frère.
Ces bienfaits exceptés, dût ma franchise austère
D'un parti qui succombe irriter le courroux,
J'oserai demander ce qu'ils ont fait pour vous.

Drusus s'assied dans la tribune.

FULVIUS, *accourant à la tribune.*

Ce qu'ont fait les Gracchus pour le peuple de Rome!
Est-il vrai? Dans ces murs on peut trouver un homme
Qui parle des Gracchus et demande aujourd'hui
Au peuple rassemblé ce qu'ils ont fait pour lui!
Eux tromper les Romains! c'est toi qui les égares.
Citoyens, alliés, étrangers et barbares,
Tout, des grands, des préteurs t'apprendra les forfaits.
Tout, de nos deux héros t'apprendra les bienfaits.
J'ai suivi les Gracchus du jour qui les vit naître,
L'univers les connaît; j'ai du les mieux connaître;
A leurs divins travaux je fus associé,
Et ma plus grande gloire est dans leur amitié.
Ton châtiment sera le récit de leur gloire;
Voici ce qu'ils ont fait; gardes-en la mémoire.
Contre les magistrats les faibles protégés,
Par d'utiles moissons les pauvres soulagés,
Ces moissons dans nos murs s'accumulant d'avance,
Tous les ans aux Romains assurant l'abondance,
Des chemins somptueux s'ouvrant de toutes parts,
La cité d'Annibal relevant ses ramparts,
Enfin, des monumens plus sacrés, plus augustes,

Des abus renversés, des lois saintes et justes,
Qui dans le monde entier fondaient la liberté,
Si le sénat Romain n'avait pas existé.

LE PEUPLE.

Les Gracchus ont aimé le peuple pour lui-même;
Eux seuls ont mérité que le peuple les aime.

DRUSUS, *toujours à la tribune.*

Fulvius, si tu veux vanter les deux Gracchus,
Nomme les nations, les rois qu'ils ont vaincus.
La fuite des Gaulois fut-elle leur ouvrage?
Ont-ils dompté Pyrrhus et subjugué Carthage?
Ces durs patriciens, ces cruels Sénateurs,
Voilà nos généraux et nos Triomphateurs.
Je vois de tous côtés des nations sujettes,
Contentes sous nos lois de leurs propres défaites,
Des rois fiers de tenir leur sceptre de nos mains.
Et de monter au rang de cytoyens Romains;
La république au loin s'étendant par la guerre,
Terminant son empire aux confins de la terre.
Il faut bien avouer que des exploits si grands
Ne sont dûs qu'aux héros qu'on appelle tyrans.
Tant d'éclat, de succès, tant de siècles de gloire,
Sont-ils en un moment loin de votre mémoire?
Est-ce un crime aujourd'hui d'oser s'en souvenir
Est-ce vos bienfaiteurs que vous voulez punir?

Il descend de la tribune.

LE PEUPLE.

Non, jamais. OPIMIUS *à Fulvius.*

Au tribun, crois tu devoir répondre?

FULVIUS.

Gracchus dans la tribune est prêt à le confondre.

LE PEUPLE.

Ecoutons. C'est Gracchus. Il paraît agité.

GRACCHUS, *remontant à la tribune.*

Romains je ne puis voir avec tranquillité,
Je n'entendrai jamais, sans une honte extrême,
Un magistrat du peuple, élevé par vous même,
Rendre aux patriciens des hommages si doux.
Et vous compter pour rien, en s'adressant à vous.
Le tribun nous rappelle et Pyrrhus et Carthage;

Mais la gloire des chefs est-elle sans partage ?
L'honneur de commander à des soldats Romains
N'a-t-il pas influé sur leurs brillans destins ?
Sans tous les plébéïens, morts pour la république
Dans les forêts d'Epire, aux campagnes d'Afrique,
Emilie et Scipion, sans gloire et sans exploits,
N'auraient pas à leur char enchaîné tant de rois.
Plébéïens, vrais guerriers, je vois vos cicatrices :
Les nobles à la guerre ont cherché les délices ;
Ils régnaient dans les camps ; vous avez combattu :
Vos chefs ont triomphé quand vous avez vaincu.
Ils ont gardé pour eux la gloire et l'opulence,
Ils ne vous ont laissé que l'obscure indigence ;
Ils ne vous ont laissé que le partage affreux
De travailler, de vaincre et de mourir pour eux.
Sur les monts, sur les mers, chez des peuples barbares,
Votre sang a coulé pour des tyrans avares.
Mais que sont, après tout, aux yeux patriciens,
Les travaux, les sueurs, le sang des plébéïens ?
Drusus s'est bien rempli de leur orgueil farouche ;
Le sénat tout entier a parlé par sa bouche.
Et vous osez, Romains, haïr les sénateurs !
Vous osez oublier qu'ils sont vos bienfaiteurs !
Ah ! si vous en doutiez, si vos cœurs insensibles
Demandaient à Drusus des garans infaillibles,
Vous pourriez en trouver sans sortir de ces lieux,
Et de sanglans témoins sont présens à vos yeux.
C'est ici que mon frère a péri leur victime ;
Mon frère vous aimait, et voilà tout son crime.
Au fond du Capitole allez interroger
Jupiter protecteur qui le vit égorger.
Faisceaux, glaive, licteurs, or vil et sanguinaire,
Qui commandas le meurtre, et qui fus son salaire,
Et vous, temple sacré, tribune où tant de fois
Des Romains opprimés il défendit les droits,
Autel qu'il embraissait de sa main défaillante,
Tibre, où j'ai recueilli sa dépouille sanglante,
Elevez-vous, tonnez contre ce peuple ingrat ;
Et qu'il apprenne enfin les bienfaits du Sénat.

Il descend de la tribune.

LE PEUPLE.

Oui, voilà ses bienfaits, ils demandent vengeance.

OPIMIUS.

C'en est trop : d'un consul déployons la puissance.
Rangez-vous près de moi, sénateurs, chevaliers,
Vous tous bons citoyens, intrépides guerriers.
La main de Scipion aux exploits aguerrie,
A de Tibérius délivré la patrie:
On est tenté de suivre un exemple si beau,
Et tous les factieux ne sont pas au tombeau.
Quels sont les révoltés qui demandent vengeance,
L'orsqu'on doit du sénat implorer l'indulgence?
Qu'ils sachent qu'à l'instant je puis les accabler;
Je n'ai qu'un mot à dire, et leur sang va couler.

LE PEUPLE.

Que tardons-nous encore à punir cette audace?

GRACCHUS, *l'arrêtant.*

Citoyens....

FULVIUS.

Tu l'entends; le consul nous ménace.

LE PEUPLE.

Meurent les sénateurs!

GRACCHUS.

Citoyens, arrêtez.

LE PEUPLE.

Ils sont cruels.

GRACCHUS.

Sans doute; et vous les imitez.

LE PEUPLE.

Vengeons-nous.

GRACCHUS.

Arrêtez: malheur à l'homicide!
Le sang retombera sur sa tête perfide.
Des lois et non du sang: ne souillez point vos mains.
Romains, vous oseriez égorger des Romains!
Ah! du sénat plutôt périssons les victimes;
Gardons l'humanité, laissons lui tous ses crimes.

SCENE III.

LES MEMES, CORNÉLIE, LICINIA, LE FILS DE GRACCHUS.

LICINIA.

Ses jours sont en péril. Le voilà ; je frémis.

GRACCHUS.

Que vois-je ? mon épouse et ma mère et mon fils !

OPIMIUS.

Gardez-vous d'approcher.

GRACCHUS.

Conservez votre vie.

OPIMIUS.

Fuyez ces lieux.

CORNÉLIE.

Moi fuir ! connais-tu Cornélie ?
Mère, auprès de mon fils, je brave le danger :
Aux côtés de Caïus nous venons nous ranger ;
A ses côtés ; c'est-là le poste de sa mère.
Si j'avais dans le temple accompagné son frère,
J'aurais péri cent fois par vos coups inhumains
Avant que mon enfant fût tombé sous vos mains.

OPIMIUS.

J'excuse vos transports, je plains votre tendresse ;
Mais des esprits ardens qui fermentent sans cesse,
Remplissent nos remparts de troubles éternels,
Et Caïus est le chef de tous ces criminels.

LICINIA.

Mon époux !

CORNÉLIE.

Qu'a-t-il fait ?

OPIMIUS.

Sans cesse il nous outrage ;
Il nourrit contre nous des sentimens de rage ;
De son cœur ulcéré rien ne peut les bannir.

CORNÉLIE.

Et qu'a-t-il mérité ?

OPIMIUS.

La mort doit le punir.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE PEUPLE.

La mort !

CORNÉLIE.

Non, non, cruel, c'est à moi qu'elle est due:
L'orgueil des Scipions dont je suis descendue,
Le nom, les dignités, le rang de mes aïeux,
Tous ces fantômes vains ne sont rien à mes yeux.
Mes fils, voilà mes biens, mes trésors, ma parure;
J'ai gravé dans leur cœur les lois de la nature,
Le respect pour le peuple et l'amour de ses droits:
Au sein de leur berceau je leur ai dit cent fois,
Qu'il faut de l'indigent soulager les misères,
Que des patriciens les plébéiens sont frères;
Que l'homme en tout pays naît pour la liberté,
Et qu'il n'est de grandeur que dans l'égalité.
Tous deux ont cru leur mère, et leur mère est contente;
Ils ont par leurs vertus surpassé mon attente.
Je vous rends grace, ô dieux, j'ai porté dans mon sein
Deux mortels vraiment grands, l'honneur du nom Romain:
Leur gloire impérissable à la mienne est unie;
L'univers avec eux citera Cornélie.
Si le sénat punit la gloire et les vertus,
C'est trop peu d'immoler le dernier des Gracchus.
Ne vous arrêtez point au milieu de vos crimes;
Consuls, patriciens, voilà d'autres victimes;
Venez, près de Caïus vous voyez tous les siens.
Où sont vos meurtriers ? ses forfaits sont les miens.
Par sa mère du moins commencez le carnage;
Sur mon corps déchiré frayez-vous un passage;
Payez de vos trésors nos cadavres sanglans,
Et goûtez à longs traits le plaisir des tyrans.

LE PEUPLE.

Vive des deux Gracchus la digne et tendre mère

OPIMIUS.

C'est avec ces discours qu'on séduit le vulgaire;
Voilà par quels moyens les fléaux de l'état
Ont toujours désuni le peuple et le sénat.

Il est tems de finir ces sanglantes querelles.

LICINIA.

Et quel est ton dessein ?

OPIMIUS.

De frapper les rébelles.

LICINIA.

Barbare ! c'est ainsi ..

OPIMIUS.

C'est ainsi que je dois
Prévenir le désordre et défendre les lois.

LICINIA.

Cesse d'éterniser la publique infortune :
Voilà ton seul devoir. Au pied de la tribune,
Dans le sein du forum, à la face des dieux,
Les meurtres n'ont-ils pas épouvanté nos yeux ?
Et des patriciens le courroux implacable
N'a-t-il pas fait couler un sang irréparable ?
Que la pitié succède à tant d'inimitié.

GRACCHUS.

La pitié du sénat ! l'orgueil est sans pitié.

OPIMIUS.

Crois-tu des sénateurs mériter la clémence.

GRACCHUS.

Je n'en ai pas besoin, j'aime mieux leur vengeance.

OPIMIUS.

Eh bien...

GRACCHUS.

Vil assassin, frappe et fais ton devoir.

LICINIA.

Consul n'écoute pas ses cris, son désespoir ;
Au nom de son épouse, écoute la nature.

OPIMIUS.

La loi parle.

LICINIA.

A tes pieds c'es moi qui t'en conjure.

GRACCHUS, CORNÉLIE, FULVIUS, LE PEUPLE.

O ciel !

GRACCHUS.

Licinia, l'épouse de Gracchus,
Aux genoux d'un consul ! aux pieds d'Opimius !

Licinia

LICINIA.

Ah! je n'en rougis point, je suis épouse et mère.
Que cet enfant, consul, te parle pour son père.

OPIMIUS.

Ecoutez, si Gracchus n'est pas un factieux,
Si le sang des Romains lui semble précieux,
De ses intentions le sénat veut un gage.

GRACCHUS.

J'y consens; quel est-il?

OPIMIUS.

Cet enfant pour otage.

LICINIA.

Mon fils!

OPIMIUS.

Licinia, ne craignez rien pour lui.

GRACCHUS, *après un silence très-marqué.*

Citoyens, de la paix je veux être l'appui.
A cet objet sacré mon cœur se sacrifie,
Et voici mon enfant qu'à tes mains je confie.
Que le sénat pourtant n'espère rien de moi;
Au peuple souverain je garderai ma foi.
Que devant Jupiter ce traité s'accomplisse:
Courons au Capitole implorer sa justice;
Qu'il accueille aujourd'hui nos paisibles sermens;
Et périsse à nos yeux, au milieu des tourmens,
Tout Romain, tout mortel qui par la violence
Osera dans ces murs élever sa puissance;
Qui versera du sang, qui détruira les lois,
Et qui voudra du peuple anéantir les droits.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

OPIMIUS, DRUSUS, LICTEURS.

OPIMIUS.

Oui, malgré notre haine et notre impatience,
Tu vois qu'il a fallu différer la vengeance;
Gracchus respire encore, et c'est pour nous braver.

DRUSUS.

Du piége qui l'attend rien ne peut le sauver.
La paix entre ennemis est de courte durée.

OPIMIUS.

Dans son cœur, dans le mien la paix n'est point jurée.

DRUSUS.

Qu'importe le courroux de ce fier plébéïen,
Impuissant ennemi du nom patricien!
Contre tout son parti les juges et les prêtres
Feront parler les lois, les dieux de nos ancêtres;
Les dieux, les lois, Consul, c'est par-là qu'on séduit;
Et c'est avec des mots que le peuple est conduit.

OPIMIUS.

Quel est donc sur les cœurs l'ascendant du génie!
D'une éloquente voix quelle est la tyrannie,
Si l'orgueil irrité d'un sénat tout-puissant
L'écoute avec respect et cède en frémissant!
Les talens de Gracchus, le souvenir d'un frère,
La vertu, les aïeux, le grand nom de sa mère;
Tout, contre le sénat semblait parler pour lui,
Et plus que tu ne crois le peuple est son appui.
Ah! si dans les esprits on pouvait le détruire!
Si, ne pouvant le vaincre on pouvait le séduire!
Au nom du bien public et de son intérêt,
Je viens d'en obtenir un entretien secret;

Jusqu'à flatter Caïus je saurai me contraindre:
Si je puis l'èbranler nous n'avons rien à craindre;
Nous le verrons, Drusus, expirer sous les coups
D'un peuple qu'il osait exciter contre nous.

DRUSUS.

Je le crois: cependant si Caius inflexible
Oppose à tes discours une ame inaccessible;
Si les séductions irritent ses mépris...

OPIMIUS.

Au même instant, Drusus, sa tête est mise à prix
J'aurai soin de hâter des rigueurs nécessaires;
Le sénat a besoin de la mort des deux frères.
La main de Scipion fit tomber le premier;
Et des bras éprouvés puniront le dernier.
Il vient. Retire-toi. *Drusus sort.*

SCÈNE II.

OPIMIUS, GRACCHUS, LICTEURS.

GRACCHUS.

Tu n'as pas mon estime.
Tu me hais dès long-tems et ton sénat m'opprime.
Au nom du bien public tu m'as fait appeler,
Et par-tout à ce nom tu me verras voler.
Que veux-tu!

OPIMIUS.

Qu'entre nous l'inimitié s'oublie.
C'est l'intérêt de Rome; il nous réconcilie:
Que la cause du peuple et des patriciens
Désormais réunie ait les mêmes soutiens.
Les talens, les vertus qui te rendent illustre
Pourront, si tu m'en crois, briller d'un plus beau lustre.
Je sais que ton esprit assiégé de soupçons,
De bonne heure a sucé de funestes leçons;
Un dangereux exemple a séduit ton enfance;
Et de Tibérius la coupable imprudence...

GRACCHUS.

Consul, que les tyrans qui l'ont fait égorger

Devant son frère au moins cessent de l'outrager.
Poursuis.

OPIMIUS

Je ne veux pas insulter sa mémoire;
En plaignant ses erreurs je respecte sa gloire:
Mais toi qui parmi nous tiens sa place aujourd'hui,
Instruit par ses revers sois plus sage que lui.
Il en est tems encor, cherche à te mieux connaître;
Vois quel est ton destin, vois quel il pouvait être.
La tribune est ici le chemin des honneurs;
Mais loin de les aigrir, il faut gagner les cœurs,
Tu pouvais obtenir la pourpre consulaire,
Transmettre à tes enfans un rang héréditaire,
Et porté par la gloire au milieu du sénat
Etre un des protecteurs de Rome et de l'état.
Oses-tu préférer à ces grands avantages,
Quelques brillans succés mêlés de tant d'orages;
Les applaudissemens des plébéiens flattés,
Et le nom trop fameux d'un chef de révoltés?
Oui, d'un reproche amer excuse l'énergie;
Rougis en contemplant ta longue léthargie;
Eveille-toi, Caïus, et regarde avec moi
Quels sont les partisans d'un Romain tel que toi.
Un ramas d'indigens et de vils prolétaires,
Dont les grands par pitié se sont fait tributaires,
Et qui dans le Forum ligués contre les grands,
Comblés de nos bienfaits nous appellent tyrans.
Voilà ceux dont Caïus est le flatteur docile:
Ah! ce n'était point là le parti de Camille,
Et les deux Scipions, tes illustres aïeux,
n'étaient point protégés par quelques factieux.
Descendant des héros, choisis-les pour modèles,
Laisse-là des amis légers et peu fidèles,
Range-toi du parti de nos antiques lois,
Et gouverne avec nous les peuples et les rois.

GRACCHUS.

Consul, est-ce à Gracchus que ce discours s'adresse?
Crois-tu qu'à ton projet le peuple s'intéresse?
J'aurais été surpris qu'un membre du sénat
Eût daigné s'occuper du bien de tout l'état.

Mais c'est moi qui m'abuse, et ton humeur altière
Voit dans les sénateurs la république entière ;
Le reste des humains disparaît à tes yeux,
Et tous les plébeiens sont des séditieux.
Toi, dont l'orgueil barbare insulte au misérable,
Pour être infortuné, crois-tu qu'on soit coupable ?
La pauvreté du peuple exclut-elle ses droits?
S'il est des indigens, c'est la faute des lois :
C'est votre avidité qui fait leur indigence ;
C'est vous qui séduisez leur docile ignorance ;
C'est vous patriciens, vous qui les corrompez ;
Sur leur propre intérêt c'est vous qui les trompez.
Ils ne sont pas toujours chargés de vos outrages :
Sitôt qu'au champ de mars ils donnent leurs suffrages,
Leur pauvreté, consul, n'a plus rien de honteux,
Et l'orgueil du sénat se courbe devant eux.
Je les vois sur vous tous exercer leur empire,
Bassement courtisés quand ils doivent élire,
Rejettés loin de vous quand ils n'elisent plus,
Dignes de vos mépris quand ils vous ont élus.

OPIMIUS.

Toi, qui ne souffres point qu'on outrage ton frére,
Parle avec moins de haine, avec moins de colére ;
N'insulte pas, Gracchus, un sénat redouté.

GRACCHUS.

Et toi n'insulte pas Rome et l'humanité.
Tu dois plus de respect et plus de reconnaissance,
Au peuple que tu sers et qui fait ta puissance.

OPIMIUS.

Il suffit. Terminons tous ces vains différends.
Tu peux être l'égal ou le fléau des grands,
L'ami des sénateurs, ou bien leur adversaire :
Crains de te repentir du choix que tu vas faire ;
Tel est l'unique objet qui nous rassemble ici ;
Et je veux ta réponse à l'instant.

GRACCHUS.

La voici.

Je ne transige point avec la tyrannie ;
La querelle du peuple à ma cause est unie ;
A de vils préjugés rien ne peut m'asservir,

Et pour l'égalité je veux vivre et mourir.

OPIMIUS.

L'égalité! ce mot stérile et chimérique,
Qu'on répète toujours, que jamais on n'explique:
De tous les préjugés renferme le plus grand;
Et la nature humaine est mon premier garant.
L'assassin, le brigand, un esclave imbécille,
Egalent-ils Brutus, Scévola, Paul-Emile?
D'un fantôme adoré déserte les autels;
L'inégalité règne au milieu des mortels:
Les vertus, les talens, et sur-tout l'opulence,
Etablissent entre eux un intervalle immense:
Rien ne peut de ces dons surmonter l'ascendant;
Et du riche en tous lieux le pauvre est dépendant.

GRACCHUS.

Tu feins, Opimius, de ne me pas comprendre.
Ecoute; je savais, avant que de t'entendre,
Quelle est l'autorité des talens, des vertus,
Et de lor, ce pouvoir que tu vantes le plus.
Eh bien, ni les vertus, ni l'or, ni le génie
Ne peuvent justement fonder la tyrannie.
Les membres d'un état, égaux devant les lois,
Unis des mêmes nœuds, ont tous les mêmes droits.
La nature aux mortels n'a point donné d'entraves;
Elle n'a point créé des tyrans, des esclaves;
Elle a créé, consul, la sainte égalité,
Et sa main dans nos cœurs grava la liberté.
Des seuls patriciens ce n'est point le partage;
Elle appartient au monde; et ce grand héritage
Est à tous les humains dispensé par les cieux,
Tel que l'astre du jour qui luit pour tous les yeux.

OPIMIUS.

C'est ainsi que le peuple est bercé d'un systême
Dangereux pour l'état, dangereux pour lui-même.

GRACCHUS.

Ce systême, consul, ne peut nuire à l'état,
Il peut servir le peuple aux dépens du sénat.

OPIMIUS.

Songes-tu que ton fils est en notre puissance?

GRACCHUS.

J'y songe ; et les tyrans songent à la vengeance.
Je donnerais mes jours pour conserver mon fils,
Et tu vois à ce nom tous mes sens attendris:
Si vous croyez avoir besoin d'un nouveau crime,
Tigres, frappez encor cette tendre victime ;
Vous me verrez toujours braver votre pouvoir,
Et mourir de douleur en faisant mon devoir.

OPIMIUS.

Caïus, je plains ta haine, et je voudrais l'éteindre.

GRACCHUS.

Ne plains pas la vertu ; le crime est seul à plaindre.

OPIMIUS.

Qui voudra t'imiter et se perdre avec toi ?

GRACCHUS.

Quand il ne resterait que Fulvius et moi...

OPIMIUS.

Fulvius! et crois-tu qu'à lui même contraire,
Il oubliera toujours son rang de consulaire ?
S'il osait s'expliquer, et s'il n'éprouvait pas
Quelque honte secrette à faire un premier pas,
Aux intérêts du peuple il serait infidéle ;
L'occasion lui manque, il l'attend, il l'appelle ;
Prêt à se rallier à la cause des grands....

GRACCHUS.

Tu veux nous désunir, et c'est l'art des tyrans.
Fulvius, me dis-tu, mon ami n'est qu'un traître!
Non, je ne le crois point ; mais je le vois paraître.
Tu frémis à ses yeux! ta rougeur te dément.

SCÈNE III.

OPIMIUS, GRACCHUS, FULVIUS, LICTEURS.

GRACCHUS.

FULVIUS, le consul m'assure en ce moment
Que tu veux abjurer la cause populaire,
Et qu'aux patriciens tu t'efforces de plaire.

FULVIUS.

Moi, grands dieux ! au sénat je pourrais me lier !

GRACCHUS.

Viens, ne t'abaisse pas à te justifier ;
Viens, embrasse un ami qui t'aime et qui t'estime ;
Un cœur tel que le tien n'est pas fait pour le crime.
Chef des patriciens on s'est osé flatter
Que Gracchus était vil et pouvait s'acheter.
Cours apprendre au sénat que son attente est vaine,
Et ne marchande plus la liberté romaine.

OPIMIUS.

Je vole à son secours ; dans le fond de mon cœur
Un reste de pitié parlait en ta faveur ;
Je te plaignais, Caius, et ma main protectrice
A voulu t'arrêter au bord du précipice.
Adieu. De ma douceur je suis enfin lassé ;
Ennemis du sénat, votre regne est passé.
Si vous ne craignez point vos complots parricides ;
Et le remords secret qui s'attache aux perfides,
Et la haine de Rome, et le ciel en courroux,
Craignez le châtiment qui tombera sur vous.

SCENE IV.

GRACCHUS, FULVIUS.

GRACCHUS.

Si tu dois triompher, je ne crains que la vie.

FULVIUS.

Attendrons-nous, Gracchus, qu'elle nous soit ravie?
Quelques patriciens dont le cœur m'est lié
Par les nœuds toujours chers d'une tendre amitié,
Trompant de leur sénat la rage criminele,
M'ont appris ses desseins par un recit fidèle.
Si la séduction avait pu t'avilir,
Par le peuple en fureur on t'aurait fait punir.

GRACCHUS.

Que dis-tu ?

FULVIUS.

Si ton cœur zèlé, pour la patrie,

Osait

Osait d'Opimius rejetter l'offre impie,
On devait publier un décret du sénat,
Qui tous deux nous déclare ennemis de l'état.

GRACCHUS.

Le sénat....

FULVIUS.

Il n'est plus de frein qui le retienne;
Ce décret met à prix et ta tête et la mienne.

GRACCHUS.

Quel mystère d'horreur!

FULVIUS.

C'est peu d'être proscrits;
Le sénat veut encor que nous mourrions flétris.
Les juges préparant leurs arrêts redoutables.....

GRACCHUS.

Ils sont patriciens; nous serons tous coupables.

FULVIUS.

Les prêtres colorant ces desseins odieux....
Ils sont patriciens; je sais l'avis des dieux.

SCÈNE V.

GRACCHUS, FULVIUS, CORNÉLIE, LICINIA.

CORNÉLIE.

Songe à toi, mon cher fils; un sénat sacrilège
Aux meilleurs citoyens prépare un nouveau piège;
On parle d'un décret, de toi, de Fulvius:
Il est bien des Romains égarés ou vendus.
Les discours séduisans, les perfides caresses,
Les éloges flatteurs, les bienfaits, les promesses,
L'or, premier des tyrans, premier des séducteurs,
Drusus prodigue tout au nom des sénateurs.

LICINIA.

De quelques vrais Romains que peut le vain courage?
L'éclair nous avertit; laissons passer l'orage:
Fuyons. Quelques amis jusqu'aux monts Apennins,
Sont prêts à nous guider par de secrets chemins:

Déjà la sombre nuit couvre les sept collines,
Et descend par dégrés sur les plaines voisines:
Viens; nous suivrons tes pas au bout de l'univers,
De cités en cités, dans le fond des déserts:
Les lieux où tu vivras seront notre Patrie;
Une épouse qui t'aime, une mère chérie,
Adouciront le poids de tes calamités:
Et nous pourrons du moins mourir à tes côtés.

GRACCHUS.

Avec la liberté tu veux que je m'exile!
Quand Rome existe encor, moi chercher un asile!
Fuir au sein de la nuit, par des chemins secrets,
Comme un brigand chargé du poids de ses forfaits!
Abandonner ce peuple au sénat qui l'opprime
Déserter ma patrie! y songer est un crime.
Et que penserait-on de l'indigne soldat
Qui fuirait ses drapeaux au moment du combat?
Non; l'aspect du péril aggrandit le courage:
Combattre les tyrans fut toujours mon partage.
C'est ici qu'à nos droits ils osent insulter;
C'est ici qu'est mon poste, et j'y prétends rester:
Et, quand sous leurs efforts Rome entière chancelle,
Je dois rélever Rome, ou tomber avec elle.

FULVIUS.

Je t'approuve, et je cours ramener en ces lieux
Le peu de citoyens dignes de nos aïeux.
Gracchus est en péril, et le peuple sommeille!
Les tyrans sont vainqueurs; que le peuple s'éveille.
Je veux que ses débris, par un dernier effort,
Portent chez l'oppresseur l'épouvante et la mort.
Pleins d'un beau désespoir tentons la destinée:
Si ce jour est pour nous la dernière journée,
Aux esclaves du moins nous ferons nos adieux,
Et c'est la liberté qui fermera nos yeux.

SCENE VI.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA.

LICINIA.

Tiberius n'est plus; il nous restait son frère;
Un héros tel que lui peut consoler sa mère.
Si vous aviez voulu, vous l'auriez vu toujours
Le charme, le soutien et l'honneur de vos jours.
De vos leçons peut-être il sera la victime;
Et son trop de vertu l'a plongé dans l'abîme.
Vous savez le pouvoir de ses fiers ennemis;
Je crains pour mon époux, je tremble pour mon fils;
Je ne puis immoler mon cœur à la patrie;
Au plus grand des Romains j'ai consacré ma vie:
Je l'aime; je le dois; songez que mon époux
Est un don précieux que j'ai reçu de vous.
N'aimeriez-vous pas mieux, vous, mère, vous sensible,
Briller ainsi que moi de son éclat paisible,
Que de voir votre fils proscrit, persécuté,
Succombant sous les coups d'un sénat irrité?

CORNÉLIE.

Vous me connaissez mal, si l'on venait me dire:
Caïus avec les grands va partager l'Empire;
Fatigué de sa gloire, infidèle à l'état,
Il a vendu le peuple à l'orgueil du sénat:
Honteuse d'être mère, et pleurant sa naissance,
Je le désavouerais, je fuirais sa présence;
J'irais, dans un désert traînant mes jours flétris,
Survivre loin de Rome à l'honneur de mon fils.
Mais si l'on m'annonçait qu'il est mort en grand homme,
En se sacrifiant aux intérêts de Rome,
Le coup serait affreux pour mon cœur gémissant;
Je mourrais de douleur, mais en l'applaudissant.
Je dirais: sa vertu ne s'est point démentie;
Il a vécu trop peu pour moi, pour la patrie;
Mais, ce qui doit au moins calmer mon désespoir,
Jusqu'à sa dernière heure il a fait son devoir.

GRACCHUS.

Vous serez satisfaite, et votre fils, ma mère,
Mourra digne de vous et digne de son frère.

LICINIA.

Quel bruit se fait entendre? Et d'où partent ces cris?

SCÈNE VII.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE FILS DE GRACCHUS, LE PEUPLE

FULVIUS.

CAÏUS, Licinia, reprenez votre fils.

GRACCHUS, LICINIA.

Notre fils!

CORNÉLIE.

Est-il vrai?

GRACCHUS.

Rome est-elle tranquille?

FULVIUS.

Non. Le peuple à ma voix quittait son humble asile:
Bientôt les sénateurs nous joignant à grands pas,
De Gracchus et des siens demandaient le trépas.
Le consul a donné le signal du carnage;
Le sang coule; et Drusus, scélérat sans courage,
Tenant ton fils unique et l'offrant a nos yeux,
Ménace d'immoler cet enfant précieux.
Il est sauvé; conquis par ce peuple intrépide;
L'éclair qui fend les cieux, la foudre est moins rapide:
Vaincu par la terreur, tout fléchit devant nous;
Le perfide Drusus est tombé sous nos coups;
Et, lorsqu'Opimius à le venger s'apprête,
Nos amis enlevaient leur illustre conquête,
Et criaient en serrant ton fils entre leur mains;
» C'est l'enfant de Gracchus, c'est l'espoir des Romains. »

GRACCHUS.

Que ne vous dois-je pas, citoyens magnanimes?

FULVIUS.

Opimius frémit; il a besoin de crimes.

Nous avons des soldats, il a des assassins,
Et je t'ai dévoilé ses sinistres desseins.
Déjà réunissant leurs fureurs mercenaires,
Esclaves, affranchis, etrangers et sicaires,
Grossissaient à l'envi les forces du sénat,
Et vendaient au consul notre sang et l'état.
Sans doute à la victoire il ne faut plus prétendre;
Mais nous aurons du moins l'honneur de te défendre:
Le peuple que tu sers veut aussi te servir;
Et, s'il ne peut plus vaincre, il peut encor mourir.

GRACCHUS.

La mort est pour moi seul.

LICINIA.

Opimius s'avance.

SCÈNE VIII.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE FILS DE GRACCHUS, OPIMIUS, SÉNATEURS, CHEVALIERS, LICTEURS, SUITE, PEUPLE.

OPIMIUS, *tenant le décret du sénat.*

ROMAINS, il faut livrer Gracchus à ma vengeance.

CORNÉLIE.

Te livrer mon enfant!

LICINIA.

Mon époux!

LE PEUPLE.

Notre appui!

FULVIUS.

C'est-là qu'il faut passer pour aller jusqu'à lui.

Fulvius et le peuple forment un rempart entre Gracchus et le parti du sénat.

GRACCHUS.

Arrête, Fulvius.

FULVIUS.

Et qu'importe ma vie,
Si je puis conserver Gracchus à la patrie?

OPIMIUS.

Le sénat veut Gracchus: Romains, hésitez-vous?

GRACCHUS, *à la tribune.*

Patriciens, le ciel sera juge entre nous.
J'ai voulu dans ce jour empêcher le carnage,
Au point de vous livrer mon enfant comme otage;
J'ai tout fait, tout tenté pour conserver la paix;
Mais vous vouliez du sang, vous vouliez des forfaits.
Vous, nés tous plébéïens, foulés par la noblesse,
Citoyens dont la rage, ou plutôt la faiblesse
A la voix du sénat vient pour m'assassiner,
Puisqu'on vous a trompés je dois vous pardonner.
Mais vous, patriciens, comptez sur la vengeance;
Le peuple tôt ou tard reprendra sa puissance.
Romains, ralliez-vous, rassemblez vos débris,
Les dieux s'adouciront, ils entendront vos cris;
Ne désespérez point: la liberté de Rome
Ne dépendra jamais de la perte d'un homme.
Viens, mon fils, crains les dieux, chéris l'humanité,
Sois le soutien du peuple et de la liberté.
Je remets ce dépôt aux mains de Cornélie.
Épouse, mère, enfant, pour qui j'aimais la vie,
Ami tendre et fidèle, et vous, peuple Romain,
Serrez-vous près de moi, j'expire en votre sein.

Il se frappe.

FULVIUS, CORNÉLIE, LICINIA, LE PEUPLE, OPIMIUS.

Ciel!

Tous les personnages tombent aux pieds de Gracchus, à l'exception d'Opimius.

GRACCHUS.

J'épargne du sang. Dieux protecteurs du Tibre,
Voici mon dernier vœu; que le peuple soit libre.

Il expire.

OPIMIUS.

Il meurt, mais il triomphe, et je sens le remords.
Qu'un homme libre est grand au moment de sa mort!

CORNÉLIE, *se levant.*

Citoyens, levez-vous, expiez votre crime,
Et ne vous trompez plus au choix de la victime:

Ecoutez une mère et le ciel outragé.
Frappez. Vengez mon fils.

Tout le monde se lève. Fulvius, le peuple et le parti du sénat se réunissent pour égorger Opimius.

OPIMIUS, *mourant.*

J'expire. Il est vengé.

FULVIUS, *montrant le corps de Gracchus.*

Rendons à ce héros de funèbres hommages;
Des Gracchus, de leur mère élevons les images,
Et que de nos soutiens le courage indompté,
Même au sein du tombeau, serve la liberté.

Fin du troisième et dernier Acte.